

Quand j'ai entrepris la traduction de "la Maison de l'Araignée"

j'étais loin d'évaluer la complexité de cette tâche. Dans sa double appartenance d'écrivain et de musicien, Paul Bowles, bien qu'il ne soit méditerranéen ni par son allure de "New Englander" aux yeux clairs, ni par la culture anglo-saxonne de ses origines, est devenu un fils de "l'Afrique mineure", comme il la nomme dans un de ses carnets de voyage. Il s'en est approprié la lumière et les sons ; il en a recueilli la musique populaire, observé les habitants, appris le dialecte, le climat, les ciels, l'architecture. Leur éclat l'a ébloui et un mouvement profond, issu d'un rêve qu'il raconte dans son autobiographie, l'a conduit à faire de Tanger sa demeure.

Bowles a publié trois romans ayant l'Afrique du Nord pour cadre : *Un thé au Sahara*, *Après toi le déluge*, et finalement en 1955, *la Maison de l'Araignée*. Autant que les réactions un peu désabusées de ses personnages anglo-saxons, ce sont le peuple et les paysages du Maroc qui nourrissent ce dernier roman aux voix

multiples. Restituer les voix, le rêve intérieur des personnages est le rôle difficile que je me suis assigné.

Le prologue du roman situe le lieu et les thèmes comme une ouverture d'opéra, au moyen d'une promenade nocturne dans Fès. Le promeneur est Stenham, écrivain américain, résident dans la ville, et qui s'est laissé imposer par des hôtes marocains un guide pour le protéger, en raison de l'atmosphère inquiétante de cette époque troublée. Il pense à la famille qui vient de l'accueillir, au personnage qui l'accompagne sur son chemin. Peu à peu, par ses yeux – et surtout ses oreilles – la ville telle qu'il la perçoit avec sa beauté et son mystère, se dessine pour le lecteur. En même temps, par la précision des descriptions, cette promenade est un témoignage sur Fès, saisie dans un moment précis de sa durée, celui de l'an 1954.

On y trouve déjà des réverbères, des éléments de révolte et de décomposition des structures, mais il y subsiste encore les eaux bondissantes de la rivière de Fès pour alimenter, rafraîchir, donner vie à la ville. La vision de l'auteur rejoint et domine ici le point de vue de son personnage. Il fallait un musicien (tel que Paul Bowles) pour apprécier et décrire ainsi le périple de Stenham à travers Fès :

En effet, le promeneur nocturne devait circuler dans la Médina comme s'il avait les yeux bandés : laisser l'ouïe et l'odorat se charger du plus gros de la tâche. Il connaissait exactement les sons auxquels il devait s'attendre sur chaque segment d'un trajet, lorsqu'il le parcourait seul et à pied dans le noir. Il fallait guetter deux bruits en particulier : celui de ses pieds et celui de l'eau derrière la muraille. Les pas rendaient une variété infinie de sons, dépendant de la fermeté du sol, de la largeur du passage, de la hauteur et de la configuration des murs. Dans l'allée Lemtiyine, il y avait un endroit entre la tannerie et une petite mosquée où les réverbérations étaient extraordinaires : tendues, métalliques, elles frémissaient entre les murs comme une série de coups de timbale claquant sous ces pas. Parfois, pourtant, ils ne faisaient presque aucun bruit ; à d'autres moments, ils rendaient un son net et fort puis mouraient aussitôt. En progressant le long des galeries désertes,

*il arrivait que chaque pas produise un son imperceptiblement plus aigu que le précédent, ainsi son passage évoquait une sorte de gamme ascendante, finement graduée. Puis soudain, un mur en saillie ou un tunnel imprévu cassait la structure et marquait dans ce long nocturne le début d'un nouveau mouvement qui allait, à son tour, lentement, révéler son propre motif. Et l'eau faisait de même. Elle suivait son cours en d'innombrables détours derrière des partitions de terre et de pierre. Rarement visible mais presque toujours présente, elle dévalait les pentes sous les ruelles ; ici l'on percevait un gargouillis, là de simples gouttelettes ; ailleurs, derrière le mur d'un jardin, elle giclait ou s'égrenait par gouttes comme une fontaine ou encore s'abattait avec un bruit creux comme si elle retombait de haut dans une citerne cachée. Soudain, elle cessait de se dissimuler et grondait sur les rochers, véritable bras de la rivière dont la froide écume, happée par le vent, passait par-dessus le mur et venait lui mouiller le visage ; ou bien, retenue par un barrage à côté de la boulangerie, elle s'étalait, presque immobile, trou d'eau où nageaient des rats. (page 15, *La Maison de l'Araignée*, traduit de l'américain par Claude-Nathalie Thomas, Quai Voltaire, Paris 1993 ; *The Spider's House*, Peter Owen, Londres, 1985.)*

Dans le cours de ce roman, il est quelquefois difficile de distinguer l'opinion d'un personnage de la vision de l'auteur. Tant mieux ! Cette dose d'ambiguïté permet au lecteur de rêver, de penser, d'imaginer, et l'entraîne, loin du roman à thèse ou du roman historique, dans le domaine de l'art et de la poésie.

Paris, novembre 1993